LE LOCAL : UNE APPROCHE DU QUARTIER POPULAIRE (PARIS, 1880-1914)

Article paru dans les *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. 105, 1993, 2, p. 489-502.
La pagination originale est donnée en italiques entre crochets.

Alain FAURE
Université de Paris X-Nanterre
afaure@u-paris10.fr

Le quartier est, en France, une découverte récente de l'historiographie des villes de l'époque moderne et contemporaine. Il occupe même une place de choix dans cette "histoire urbaine" qui s'efforce aujourd'hui de mieux cerner l'objet-ville et d'en saisir toutes les dimensions. Mais la réflexion sur le quartier est difficile, aussi convient-il d'en décrire quelques écueils, puis de précisément définir ce que, pour nous, est le quartier.

De l'idéalisation à l'ère du soupçon.

Un premier danger guette l'historien, tout particulièrement s'il se consacre au passé des quartiers populaires, celui d'une certaine reconstitution nostalgique. La "mode" en a été lancée par la sociologie urbaine des années 1960 et 1970 : la rénovation des quartiers périphériques de la capitale battait alors son plein, et pour mieux en expliquer les effets sur les modes de vie, nombre de sociologues ont alors opposé, presque terme à terme, quartier neuf, rénové, à quartier ancien, ouvrier. La pénétrante étude d'Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, parue pour la première fois en 1966, et fondée sur l'observation d'un îlot rénové du quartier de la Gare – terre ouvrière s'il en fut jamais à Paris – repose sur cette thématique de l'avant et de l'après : un quartier, certes insalubre et misérable, mais cohérent, ordonné, animé par des valeurs communes, aimé, est soudain remplacé par un monde urbain qui rend caduques tous les comportements traditionnels et bouleverse toutes les valeurs ouvrières, en attendant l'expatriation forcée des habitants. Mai-juin 1968 étant survenu, on comprend combien cette vision positive du quartier ouvrier de jadis a pu s'amplifier et même devenir une arme idéologique offerte par l'histoire pour militer contre la rénovation et l'urbanisme "bourgeois". Restituer leur ville aux travailleurs, leurs quartiers perdus... Plus tard, la conjoncture *[489]* des élections municipales de 1977 – où, on s'en rappelle, furent tant agitées les questions de quartier, de "vie de quartier", de participation de tous aux affaires locales... – allait susciter ou stimuler, je ne sais quel terme convient, une réflexion historique sans doute plus prudente et plus modérée, mais où le quartier figurait toujours à l'actif du passé de nos villes. On en appelait ainsi à un inventaire

historique précis de "la richesse des voisinages et de la sociabilité dans le micro-espace urbain"[1].

À l'heure présente, il est vrai, le discours historique dominant est très différent, peut-être même s'est-il inversé : l'intérêt pour le privé a beaucoup nui à la flatteuse réputation du quartier ancien. En l'évoquant aujourd'hui, on parle plutôt de censure interne, d'auto-discipline[2], de "normes" réglant une vie finalement étriquée, où l'individu est étouffé par "le carcan communautaire", noyé dans "la société des voisins, forcément conservatrice"[3]... Plus question de milieu chaud, solidaire, protecteur… ; vie privée et vie communautaire dans les quartiers d'autrefois sont présentés comme des comportements incompatibles, et la "conquête" de l'une sonnerait la mort de l'autre. Néanmoins, la vision positive du quartier ancien demeure forte à l'extérieur du petit cercle historien. Elle se manifeste notamment dans le discours de certains experts du pouvoir, à la recherche bien intentionnée d'une ville enfin harmonieuse, ou encore, plus prosaïquement, chez les promoteurs concepteurs de pseudo-quartiers à l'ancienne. Raison de plus, penseront certains, pour se méfier... Décidément aujourd'hui, l'historien ne sait plus sur quel quartier danser.

La querelle des limites

La façon la plus simple – en apparence – d'étudier le quartier est de partir d'un quartier, de choisir un territoire d'études, comme on choisirait ses armes. Ce territoire peut être vaste, comme dans le cas des communes annexées à la ville au 19e siècle et devenues zones préférentielles de résidence ouvrière – nous songeons à la thèse de Gérard Jacquemet sur Belleville ou à celle de Jean-Paul Burdy sur le Soleil –, ou au contraire très limité, comme ce coin bien particularisé de Levallois, les "Passages", étudié par Patrick Gervaise[4]. *[490]* D'emblée, surgit une première difficulté : celle de l'échelle, précisément. L'étude de Burdy est sous-titrée sans ambiguïté : "Un quartier de Saint-Étienne". Quant à lui, Jacquemet pour son Belleville – près de 58 000 habitants en 1856, à la veille de l'annexion, plus de 210 000 un demi-siècle plus tard – avait simplement développé son titre en : "Du faubourg à la ville". Cependant, dans son texte, l'usage du mot quartier est constant, il est même mis en vedette dans l'intitulé d'une partie fondamentale de l'ouvrage, qui s'ouvre par cette phrase-titre : "Le quartier le plus parisien de Paris, mais le plus mal intégré à la ville (1860-1914)". Jacquemet fut-il moins prudent qu'aujourd'hui Jean-Luc Pinol qui, procédant au découpage de l'espace lyonnais en "unités spatiales" – la Presqu'île, la Croix-Rousse, les Brotteaux… –, prévient son lecteur qu'il ne s'agit

---

1. Maurice Garden, "Le quartier, nouvel objet de l'histoire ?", in *Économie et humanisme*, sept.-oct. 1981, p. 59.

2. Voir Michelle Perrot dir., *Histoire de la vie privée*, t. 4, *Le XIXe siècle*, 1987, p. 177 et suiv.

3. Voir l'article de Vincent Mespoulet, "Espaces et convivialités. Les relations de voisinage à Toulouse au milieu du 18e siècle", in *Sources*, 1988, p. 43-48.

4. Jean-Paul Burdy, *Le Soleil noir : un quartier de Saint-Étienne (1840-1940),* Lyon, 1989, 270 p. ; Patrick Gervaise, *Les "Passages"' à Levallois-Perret, quartier populaire, quartier de la "Zone"(1826-1972),* thèse de doctorat, Université Paris VIL 1987, 1259 p. (voir son article : "Les "Passages" à Levallois : ruelles pauvres en banlieue", in Alain Faure dir., *Les premiers banlieusards*, Paris, 1991, p. 120-163) ; Gérard Jacquemet, *Belleville au XIXe siècle : du faubourg à la ville*, Paris, 1984, 454 p.

pas là de "véritables quartiers" et que si le mot apparaît parfois "au fil de la plume", il ne faut y voir qu'une simple "commodité d'écriture"[5], ou bien l'historien bellevillois, en laissant ainsi aller sa plume, restait-il tout à fait dans son droit ? Un quartier, est-ce forcément quelque chose de petit ? en deçà de quel seuil la monographie de faubourg ou de commune se transforme-t-elle en étude de quartier ? combien rentre-t-il de "véritables quartiers" dans une "unité spatiale" ? mais alors quelle est l'unité dernière de l'espace urbain ? Le choix préalable d'un territoire rend oiseuses toutes ces questions puisqu'on prouve le quartier en le nommant. Ceux qui sont attirés par cette démarche simple auraient bien tort de se laisser paralyser par elle, mais découvrir, chemin faisant, les multiples clivages et les oppositions internes de son territoire d'étude, constater forcément soi-même, un moment ou un autre, l'arbitraire des bornes ou des frontières préalablement arrêtées, n'est-ce pas retrouver ces questions et devoir immanquablement conclure, comme le fait Jean-Paul Burdy, que le quartier considéré n'est ni un "isolat économique", ni une "enclave ethnique et sociale" ? Les limites peuvent aider le travail en lui donnant un cadre, à terme elles étouffent la réflexion.

On touche déjà ici à une autre difficulté inhérente aux études basées sur une définition précise des limites, celle qui tient à leur nature de *monographies*. L'analyse intensive d'une fraction délimitée de la ville s'apparente *[491]* en effet à la classique monographie de ville ou de commune, même si elle répond à une méthodologie et à des ambitions scientifiques différentes, plus subtiles[6]. Choisir un quartier, n'est-ce pas toujours plus ou moins admettre, ou bien espérer trouver ou prouver, son exemplarité par rapport à des espaces urbains proches ou a priori comparables ? D'où souvent cet appel de l'auteur, *in fine*, à des "études comparatives", qui n'auraient en fait pour fonction que de mesurer les écarts ou la conformité à un modèle... D'autre part et surtout, une illusion plane sur les études de quartier : l'étude à petite échelle et la finesse d'observation qu'elle autorise permettaient à l'historien d'embrasser tous les aspects de la vie urbaine et comprendre l'unité de l'existence en milieu urbain, surtout à des époques où, à l'évidence, la proximité jouait dans les relations sociales et l'organisation de la vie un rôle fondamental. Cette perspective d' "histoire totale" est en effet illusoire puisqu'elle ignore le jeu des forces et des pouvoirs qui, au-dessus du quartier, pèse sur lui de façon peut-être invisible, mais très réelle, et puisqu'elle ne peut rendre compte des phénomènes ou des activités locales qui ne prennent leur sens que saisies dans la globalité de la ville – que l'on songe à la mobilité résidentielle ou aux transports... Cette prétendue unité de l'existence dans le cadre du quartier demande justement à être prouvée et ne saurait être posée comme un postulat. Une ville n'est pas la somme de ses quartiers, et l'histoire urbaine ne consiste pas à mettre bout à bout des études locales.

Ces remarques sur les effets pervers des études de quartier ne visent aucunement à évacuer le problème du local autrefois. Il est même au centre de notre réflexion sur l'histoire des quartiers populaires de Paris entre 1880 et 1914, et cela dans le cadre de notre thèse sur le logement populaire et l'urbanisme parisiens

---

5. Jean-Luc Pinol, *Les mobilités de la grande ville : Lyon fin XIXe , début XXe* , Paris, 1991, p. 153.

6'. Voir les réflexions d'Annie Fourcaut, "Les historiens et la monographie : de la région parisienne", in *Politix*, oct.-déc. 1989, p. 30-34, ainsi que l'article méthodologique de R. Baudoui, A. Faure, A. Fourcaut, M. Morel et D. Voldman, "Écrire une histoire contemporaine de l'urbain", in *Vingtième siècle*, juill.-sept. 1990, p. 97-105.

au cours de ces années. En effet, à observer de près l'ouvrier citadin, aussi bien le travailleur dans ses déplacements que le locataire dans sa mobilité, on en vient à penser que le proche, l'immédiat, la courte distance représentaient la plus commune mesure des allées et des venues. La plus commune, mais non l'unique : on pouvait travailler fort loin ou déménager à l'autre bout de la ville ; il n'en reste pas moins que la proximité du domicile et du travail était le cas général et que le changement de résidence s'effectuait la plupart du temps dans un périmètre *[492]* restreint[7]. Et cela sans parler de la fréquence du travail au domicile même et des cas d'enracinement dans le même logement. Qui dit faible amplitude dans ces déplacements "de base", qui structurent l'existence, lui fournissent ses principales bornes, dit bien évidemment primat du local, du "quartier". Celui-ci, en milieu populaire, était le cadre obligé d'une foule d'actes et de faits de la vie intime ou collective : d'où venaient les plats préparés dont beaucoup de ménages se contentaient faute de temps, de goût ou d'équipement suffisant pour cuisiner eux-mêmes, sinon d'un charcutier ou d'un rôtisseur voisin ? Qui gardait les enfants, en l'absence d'une aînée pour s'en occuper, si ce n'était une concierge ou une femme du voisinage ?

Or, cette reconnaissance du local n'introduit en rien à une géographie précise des territoires occupés par les classes populaires et il s'avère tout à fait impossible de passer du "quartier", notion renvoyant à une unité locale profonde mais aux limites indécises, au quartier dénommé et borné, celui qui est le plus familier aux historiens, on l'a vu. La ville ouvrière ne se démonte pas comme une mécanique. Notre position revient à considérer le quartier comme fondamentalement l'expression d'un milieu local, et d'un milieu dont l'emprise exacte sur les existences est à très précisément mesurer. Quand par exemple dans un ménage ouvrier on parlait du "crédit du quartier" pour désigner les commerçants du voisinage chez lesquels on avait une ardoise, il est bien clair que cela ne correspondait pas à un territoire bien tranché, mais simplement à un réseau local de boutiques. Le quartier populaire a pu être défini par un géographe comme "l'espace de l'interconnaissance"[8], c'est-à-dire là où chaque habitant connaît et fréquente le plus de monde, en quelque sorte l'environnement résidentiel reconnu. Chaque individu étant au centre d'un réseau relationnel qui ne saurait être le même que celui de tous ses voisins – question de sexe, d'âge, de type de travail, de "tempérament"– voilà qui implique que par nature cet espace est à géométrie variable. Dans cette perspective, à chacun son quartier.

Les pages qui suivent sont naturellement inspirées par cette conception *[493]* du quartier : l'espace investi par la vie collective locale. Quelle est la nature et quelles sont les manifestations de ce localisme populaire ? Quelle en est l'exacte emprise sur la vie des individus et des familles ? Les quelques éléments de réponse

---

7. Nous ne traiterons pas ici ces aspects du quartier, dont ils sont en quelque sorte les manifestations structurelles, ou mieux l'amont des phénomènes étudiés ici. Sur ces aspects voir, entre autres, A. Faure, "Les racines de la mobilité populaire à Paris au XIXe siècle", in O. Benoit-Guilbot dir., *Changer de région, de métier, changer de quartier*, Université Paris X, 1982, p. 103-119, ainsi que les diverses contributions au volume dirigé par S. Magri et C. Topalov, *Villes ouvrières (1900-1950)*, Paris, 1989, 239 p.

8. Bernard Bastien, *Saint-Denis : évolution urbaine, évolution des modes de vie et de la sociabilité populaires*,Thèse de 3e cycle, Université Paris VII, 1984, p. 8-9.

ici apportés seront naturellement repris, défendus amplifiés à l'occasion de la susdite thèse.

Autopsie du "village"

Il est un mot qui dans les témoignages oraux et écrits revient constamment pour qualifier le sentiment du local, l'esprit de quartier, c'est celui de "village"[9]. Une formule comme "autrefois, on était en village"[10] résume fort bien nombre de descriptions rétrospectives dont la concordance et le contenu même prouvent que si, à l'évidence, il y rentre beaucoup de nostalgie et de rejet du présent, on ne saurait parler de dénaturation et d'affabulation. Le témoignage sollicité peut déformer les réalités passées, mais garde toujours une valeur d'écho. Que veulent dire alors les anciens acteurs du quartier ? "Village" résume d'abord pour eux les habitudes de voisinage et la familiarité des contacts : les enfants jouant dans la cour la rue sous la surveillance collective des gens de la maison, une noce installée dans la rue où les voisins viennent danser avec les invités, les veillées en commun quand, les soirs d'été, on descendait les chaises pour prendre frais et causer... Tout un mode de vie extraverti, où l'espace collectif est naturellement investi et nécessairement partagé, fonde une interconnaissance des individus et dessine, dans des faubourgs souvent physiquement cloisonnés en unités de petite taille, un cercle intime qui enserrait les habitants. Village : une façon de dire que tout le monde, plus ou moins, se connaissait, que les occasions de se voir et de se parler étaient fréquentes, que le quartier était l'espace d'évolution reconnu par la communauté résidente.

"Village" était aussi l'expression de l'enracinement, une façon de dire cette fois qu'on était de ce coin de la ville. "Tout ma jeunesse est là" écrivait Hélène Elek, par exemple, à propos de son 5e arrondissement[11]. "Montmartre est mon fief", m'a affirmé cet ancien outilleur dont les grands-parents *[494]* travaillaient déjà sur la Butte ou à Clignancourt[12]. Certes nous sommes ici dans le domaine des représentations, et ces vieux témoins ne sauraient parler pour les foules de ceux et celles qui n'ont fait que passer en ces quartiers : la réalité de l'enracinement est un problème à traiter avec d'autres sources. Il n'en reste pas moins que les familles ouvrières depuis fort longtemps implantées dans un quartier n'étaient pas rares. Gérard Jacquemet avait parfaitement raison en qualifiant Belleville de "quartier le plus parisien de Paris" : l'enracinement bellevillois n'était pas seulement affaire de poids relatif plus grand de la population enfantine, comme je l'ai cru un moment et écrit[13], mais bel et bien une caractéristique des adultes eux-mêmes. L'attachement à l'endroit sinon de sa naissance, du moins de la jeunesse ou d'une longue présence, sans parler encore du caractère local de la mobilité, faisait que chacun, ou

---

9. Nous nous appuyons ici sur un travail d'histoire orale réalisé entre 1975 et 1980 auprès d'anciens ouvriers et ouvrières du 13e arrondissement de Paris, P. Gervaise a également recueilli auprès des anciens des Passages tout un ensemble de formules contenant le mot village (thèse citée, p. 1018 et suiv.).

10. Propos d'une vieille bellevilloise rapporté par Robert Garric, *Belleville*, 1928 , p. 46.

11. Hélène Elek, *La mémoire d'Hélène*, 1977, p. 158,

12 . Interview Georges Tisserand, nov. 1975.

13. A. Faure, "Une génération de Parisiens à l'épreuve de la ville, in *Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine,* n°7,1986, p. 160 et annexe II.

peu s'en faut, avait son lieu de référence. Parlant de la branche bellevilloise de sa famille, Eugène Dabit écrivait qu"à Paris, nous avons tous notre village"[14] Jules Vallès, en 1866, dit de la rue de Sèvres où il séjourna plusieurs années qu'elle fut une de ses "communes" à Paris[15] ; à la même époque, il eut cette phrase : "On ne quitte pas aussi facilement que je le pensais le quartier qu'on habite et la maison où l'on a demeuré longtemps ; on s'aperçoit qu'on tient à sa patrie, à son logis par des racines qu'il est difficile de trancher."[16] Ce sentiment du village constituait autrefois une forme très largement répandue de l'identité urbaine.

Mais nul n'est dupe ou ne cherche à tromper. "Village" est une formule, une façon de faire comprendre. On a pris soin un jour de me préciser : "Un village à Paris et puis un village à la campagne, c'est le jour et la nuit !"[17]. Le mot ne préjuge en rien de la nature exacte, profonde, de la vie collective locale, ni de son emprise réelle. Sur le premier de ces points, d'abord, que peut-on dire d'assuré qui ne soit marqué ni par une vision emphatique ou idyllique du quartier populaire d'autrefois, ni par un jugement péjoratif ou par trop poussé au noir ?

Familier, le quartier ? Connaît-on tous ses voisins ? Sait-on plus ou moins tout d'eux ? est-on forcément pris dans les rets d'une vie communautaire *[495]* de fait ? Les apparences peuvent être trompeuses et répondre oui serait rester à la surface des choses et des êtres. Les conversations de fenêtre à fenêtre, les engueulades familiales en public, les ragots qui courent les maisons, les regards ou les oreilles indiscrètes... tout cela existe bel et bien, mais doit être correctement interprété, jaugé, replacé dans le contexte des valeurs et des comportements admis ou non admis. Par exemple, héler un voisin plutôt que d'aller frapper à sa porte, c'était respecter son intimité : le seuil du logement, comme le logement lui-même, n'était accessible sans formalité qu'aux plus intimes et à la famille[18]. La cour et la cage d'escalier étaient le lieu banal et sonore de l'échange mais une frontière protège les logements et on ne rentre pas comme cela chez le voisin. Si la fenêtre ou la porte est ouverte, on n'arrête pas le regard, on en profite pour demander des nouvelles ou proposer un service, mais si tout est clos, on passe. Pire encore serait d'observer du dedans sans être vu soi-même. "La Soultoquette", cette ouvrière qui, à en croire Léon Bonneff[19], avait installé un miroir près de sa fenêtre pour surprendre les allées et venues des voisins et voisines, témoigne d'une mentalité en réalité peu répandue, et en tout cas unanimement réprouvée. Henri Coing a eu parfaitement raison d'écrire, à propos du vieux 13e[20] :

> "Rue Nationale ou rue Clisson, beaucoup de regards vous suivent des fenêtres, mais ce sont des spectateurs actifs, qui manifestent au besoin leur présence et leur opinion. Celui qui “guette”, lui, ne s'engage pas, son attitude paraît sournoise, il sera volontiers accusé de répondre des histoires 'derrière le dos des gens' ".

---

14. Eugène Dabit, *Faubourgs de Paris*, 1933, p. 85.

15. Article de *L'Événement* du 23 janvier 1866 ("De la Croix-Rouge à Vaugirard") cité par R. Bellet, in Jules Vallès, *Œuvres* 1, 1857-1870 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 1491.

16. Article "Demain seulement", inclus dans *La Rue*, 1866 (édition citée, p. 778).

17. Interview Suzanne et Pierre Filliâtre, 1975 (Montmartre).

18.Voir Suzanne Rosenberg, "Vivre dans son quartier.. quand même", in *Annales de la recherche urbaine*, 1980 p. 60.

19. Léon Bonneff, *Aubervilliers*, 1949, p. 207-208.

20. Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, 2e éd., 1973, p. 75 .

Les "commères" du quartier, dont on parle si volontiers – trop peut-être : pour une de ces grandes parleuses, combien de femmes sur la réserve ? – servaient bien plus d'intermédiaires, de liens entre les familles que d'instruments à la médisance. Il faut aussi faire la part à l'indifférence profonde vis-à-vis du voisinage, fréquente chez les hommes : ainsi, c'est seulement à la faveur d'un accident de travail dont il se remettait chez lui, que Magneux, le charpentier du *Pain quotidien* d'Henry Poulaille, découvre sa maison, ses voisins, sa rue...[21]. Mais il est vrai – conséquence du caractère direct des rapports inter-personnels : les disputes en sont un autre aspect – qu'on se livre facilement et que pour une mère, par exemple, la croissance de ses enfants est une fierté qu'elle entend faire partager. A en croire certains récits, *[496]* que de fils ont été blessés dans leur intimité, humiliés par des exhibitions devant des voisins ! Si cette vie avait quelque chose d'"une vie sans secret, sans mystère" comme le dit un observateur[22], c'est surtout parce que dans le quartier populaire, la frontière entre le privé et ce qui peut être dit ou montré était tout autrement tracée qu'ailleurs.

Aussi est-il difficile de comprendre où la morale collective du quartier faisait s'arrêter la vie privée d'autrui et ce qui, le cas échéant, pouvait justifier l'intervention du voisinage à son encontre. Dans *Le pain quotidien*, le fils Magneux bouleversé par le drame d'une femme de la maison, régulièrement battue par son mari, demande à son père d'intervenir, mais s'entend répliquer : "De quel droit veux-tu que j'aille me mêler des affaires des gens ?"[23] Par contre un enfant martyrisé aura toute chance d'être secouru plus vite par les voisins... L'attitude envers les enfants est d'ailleurs révélatrice des subtiles ambiguïtés de ce code de bonne conduite collective : si l'on est témoin ou victime d'une "bêtise" commise par le gamin d'un voisin, on réagit ou on intervient, au besoin on le reconduit à l'école, puis on prévient les parents, mais le droit de punir – la verte réprimande et *a fortiori* les coups – était strictement réservé à ces derniers, qui, en cas de transgression, n'hésitaient pas à porter l'affaire devant la justice de paix de l'arrondissement…

La familiarité du quartier avait donc ses limites. "On était les uns avec les autres, mais pas les uns chez les autres" cette formule entendue au cours d'une interview[24] résume parfaitement cette vérité.

Unanime, le quartier ? Il a bien l'allure d'un territoire de peuplement homogène et dont l'unité profonde ne saurait être troublée par les variations catégorielles de la condition ouvrière ou les tensions et les querelles pouvant séparer les individus. Ceux et celles qui furent soudain immergés dans ce milieu local ont ressenti cette impression d'entrer dans un monde sans coupure ni clivage : "Ce quartier me plaît, écrit à propos de la Gare une "établie" des années 1950 […] On est chez soi partout, il n'y a pas de frontière entre la rue, l'usine, la maison, on passe de l'une à l'autre sans changer de personnage."[25] Vis-à-vis de l'extérieur et des présences incongrues dans le quartier, la défiance est unanime. Que peut bien vouloir *[497]* ce monsieur bien mis ou cette dame "en chapeau" que l'on n'a jamais

---

21. Henry Poulaille, *Le pain quotidien*, 1934, p. 117.

22. J. Dumont, *Vingt ans de patronage dans le Centre de Paris*, s.d., [19241, p. 66. ~

23. H. Poulaille, *op. cit.*, p. 221. Mais le père promit à son fils d'intervenir si la femme appelait à l'aide, ce qui se passa effectivement dans la suite du récit.

24. Melle Cochin, née en 1896 dans le 11e arrondissement (1975). Voir aussi B. Bastien, *Saint-Denis*, thèse citée, p. 166.

25.Christine Peyre, *Une société anonyme*, 1956, p. 66.

vu dans les parages ? La police ? une descente de justice ? un huissier qui vient saisir ?... Si c'est une dame d'œuvres, il lui faudra beaucoup de tact et de patience pour pouvoir pénétrer dans un intérieur : sans allié dans la place, c'est même impossible. Toutes les sociétés charitables du 19e siècle ont connu ces difficultés d' "entrisme" dans les milieux populaires[26]. Si c'est un groupe d'explorateurs bourgeois – journalistes, enquêteurs... –, soit on se cachera soit on viendra regarder sous le nez ces personnages, soit encore on jouera au "sauvage" pour mieux leur faire prendre des vessies pour des lanternes. La réaction peut être agressive : un fonctionnaire de la préfecture de la Seine participant en 1908 aux essais de nouveaux modèles d'autobus, constate l'irritation provoquée dans le quartier par l'intrusion de ces véhicules bruyants garnis de messieurs à redingotes et à tubes : "Il y a un de ces indigènes qui, en signe de mépris, à craché dégoutamment sur une des vitres", précise-t-il[27].

Exclusif, le quartier semblait vouloir laisser le monde entier à sa porte. N'est-ce pas aussi parce que les contacts de la grande majorité de ses membres avec la sphère officielle ou la bonne société étaient rares, voire inexistants. En 1905, le ministère du Commerce envoya des lettres à des ouvrières lingères pour leur demander de participer à une enquête ; toutes ne furent pas distribuées parce qu'il parut inconcevable à certaines concierges que leurs locataires puissent entretenir un correspondance personnelle avec une administration de l'État... [28]

Mais cette belle unité vole en éclat si l'on porte plus avant le regard. D'abord, comme l'écrivait Jean Bastié, "toute unité spatiale est socialement impure"[29] : une bourgeoisie locale existe toujours, fût-ce dans le quartier le plus pauvre, avec laquelle il faut bien vivre ou coexister. Monsieur Vautour, parfois, nichait avec ses locataires. Délicate à apprécier est la place occupée par les petits commerçants : étaient-ils intégrés, à peine distingués par leur statut – si précaire – de petits propriétaires, ou bien leur maîtrise *[498]* du crédit ainsi que l'hostilité foncière du peuple envers tout intermédiaire, avaient-ils pour effet de les couper de la communauté du quartier ? Et leur opinion profonde, à eux, sur les clients ? Cependant le plus frappant est la fréquence et la profondeur des clivages qui existent de maison à maison, ou d'un groupe de maisons à un autre, disons au niveau "microlocal". Rue Charles Bertheau, dans un des coins les plus pauvres du l3e arrondissement, on sait par plusieurs sources[30] que les "gens du 17" méprisaient "ceux du 24", qui le leur rendaient bien, que les enfants de la rue avaient ordre de ne pas jouer avec ceux des trois petites impasses qui y donnaient, que l'ouvrier bottier à domicile du 7 n'entendait fréquenter que les commerçants

---

26. Voir Alain Faure, "L'intelligence des pauvres", in *Démocratie et pauvreté. Du quatrième ordre au quart monde*, Paris, 1991, p. 219-231.

27.L'Esprit, *Notes d'un rond de cuir*, 18 décembre 1908 (Bibliothèque historique de la Ville de Paris, CP 4149). Une telle réaction s'explique aussi par la fort mauvaise opinion dans les faubourgs de la Compagnie générale des Omnibus, propriétaire de ces autobus, dont les tarifs élevés excluaient les Parisiens les plus pauvres : cette intrusion était donc aussi ressentie comme une provocation. Ajoutons l'hostilité populaire envers les premiers véhicules à moteur. Que de choses dans un crachat !

28.Office du Travail, *Enquête sur le travail à domicile dans l'industrie de la lingerie*, t.1, 1907, p.Il.

29. Jean Bastié, *La croissance de la banlieue parisienne*, 1964. p. 4.

30.René Michaud, *J'avais vingt ans*, 1967 ; interview en mai 1976 de Marie Mercier, née en 1896 dans cette rue.

de l'avenue d'Ivry... Comme si pour ces individus, le fait d'être soit petit employé, soit ouvrier à métier, soit journalier, soit chiffonnier, était au fond beaucoup plus important que d'habiter le même quartier, la même rue et des maisons non pas tout à fait semblables, certes, mais si peu différentes ! Et il en allait partout ailleurs comme rue Charles Bertheau. Ainsi, à Levallois, les gens des "Passages" pourtant tous égaux devant la misère, étaient loin de former un groupe uni : certains avaient un quant-à-soi et un souci d'honorabilité qui les faisaient mépriser et éviter tel ou tel voisin[31] De même l'enquête orale démontre péremptoirement que, dans le quartier, l'opinion courante sur les cités les plus pauvres, à l'habitat le plus dégradé, n'était guère moins péjorative que dans la presse "bourgeoise" ou les milieux hygiénistes... Alors, dans ces conditions, où est maintenant le village ?

Solidaire, le quartier ? La bonté du peuple, l'esprit de solidarité et d'entr'aide régnant dans les quartiers habités par lui, le "fond immuable, inaltérable de sociabilité [qui] dort ici dans les profondeurs", comme l'écrivait Michelet[32], maints observateurs en ont parlé au 19e siècle, et les témoignages abondent. La maison et le voisinage étaient le cadre privilégié de ces pratiques informelles de secours : collectes d'argent ou d'objets en faveur d'une famille en détresse, accueil temporaire de voisins expulsés, voire adoption, sans autre forme de procès, d'enfants soudainement orphelins, sans oublier les menus prêts et les petits services de tous les jours. Dans le décès au domicile, la maison participait aux rituels mortuaires : aide pour la toilette du mort, veillées, collectes.... tout cela le plus souvent réglé par la concierge. Sollicitude et attention entouraient les plus fragiles et les plus faibles, comme en tout premier lieu les enfants : ainsi, certaines corvées à eux confiées, telles qu'allumer le gaz dans l'escalier ou faire les commissions *[499]* matinales, étaient de la part des voisins une charité déguisée envers les petits des familles les plus malheureuses. Il arrivait fort souvent que les vieillards de la maison soient dans une large mesure pris en charge – des courses faites par un voisin bénévole au coin de lampe concédé tous les soirs à une vieille lingère ou à une couturière âgée, à la fois pour lui faire économiser son pétrole et lui offrir une compagnie[33]. Les clivages locaux qu'on a vus n'empêchaient donc en aucune façon le développement de ces pratiques : le quartier était un drôle de tissu, fait à la fois de la trame des querelles intestines et de cette chaîne d'amour.

Les limites ici vont de soi. Les aides locales ne sauraient abolir la misère et toutes les détresses ne pouvaient être secourues : il est aussi des exemples de vieillards abandonnés de tous, devenus quasi grabataires et dont les voisins, à cause de l'odeur, venaient se plaindre[34] ! Il faut aussi comprendre que cette aide, hormis le cas des faibles, était fondamentalement une entr'aide, un don à charge de revanche. L'indigence chronique était suspecte dans les faubourgs – pour le peuple aussi il était de "mauvais pauvres" –, et peu se résignaient sans honte à faire appel pour survivre au bureau de bienfaisance ou à une œuvre quelconque. On a vu ainsi à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, des assistés inviter à dîner leur visiteur

---

31. P. Gervaise, *Les "Passages" à Levallois-Perret*, thèse citée, p. 920 et suiv.

32. Jules Michelet, *Le Peuple*, éd. 1885, p. 248 (1er éd., 1847).

33. Les enquêtes sur le travail à domicile féminin mentionnent souvent l'aide multiforme apportée par les voisins à ces vieilles couseuses depuis longtemps dans la maison.

34. On trouve en effet plusieurs plaintes de ce genre. Voir par exemple, Commission d'hygiène du l4e arrondissement, séance de 14 déc. 1895 (Archives de Paris, V bis 14 F2).

comme pour effacer l'humiliation de la charité[35]. Ce n'est certes pas l'esprit de charité qui inspirait le quartier, mais celui de réciprocité : le voisinage et la semblable condition créaient une solidarité bien ordonnée.

Questions induites

Cette trop courte analyse du quartier constitue en réalité une revue très incomplète des types de questions posées par son étude. Voici, rapidement formulées, et à titre de conclusion à ce travail, quelques remarques à propos cette fois des liens entre le local et les autres réalités sociales et urbaines.

Jusqu'ici, local a égalé voisinage, il s'est confondu avec l'entourage immédiat de l'individu. Mais cette sociabilité "maisonnière" s'élève-t-elle sans *[500]* se dissoudre à une plus vaste échelle ? Ces micro-réseaux de solidarité et de relations viennent-ils se fédérer dans un ensemble étendu mais toujours familier et reconnu, qui formerait alors réellement le quartier ? Celui-ci a-t-il une âme ? peut-il être le lieu de réactions collectives ? peut-il être une force agissante ? Ce fameux cri entendu à la fin de la Semaine sanglante en mai 1871, quand l'avance des Versaillais dans Paris était devenue irrésistible, "chacun dans son quartier !", correspond-il vraiment – si jamais il fut prononcé – au mot d'ordre ultime de repli sur le "village" et de défense à outrance de la maison[36] ? Bien des arrondissements populaires tombèrent sans coup férir, et les ultimes combattants de la Commune se sont regroupés pour mourir au hasard des rencontres ou en ralliant les quelques points de résistance organisée[37]. On pourrait également évoquer, cette fois après 1880, la floraison à chaque 14 juillet des centaines de comités de quartier qui, de par la ville, organisaient localement la fête. Mais ces structures n'étaient-elles pas entre les mains des commerçants[38] ? L'énorme succès des bals et des jeux dans la rue, s'il prouve bien l'existence et la vitalité du local, ne dit rien sur sa capacité réelle à se prendre en main pour quelques heures de bon temps et d'oubli.

La place du local dans la vie collective urbaine demande donc à être précisément mesurée et appréciée. Par exemple, quels sont les rapports historiques entre le local à solidarités informelles et les formes structurées de la solidarité que sont le mutuellisme et le syndicalisme ? À cette époque, ce dernier semble constamment osciller entre une tendance centralisatrice, "parisienne", et une tendance décentralisée où les sections locales – sur la base de la résidence – jouent le premier rôle. Autonomie locale ou concentration des pouvoirs, ce débat est constamment présent dans la vie syndicale d'avant 1914 : c'est en tout cas une manière de l'étudier. Et quant à la vie politique ?...

---

35. Société Saint-Vincent-de-Paul, *Les conférences et autres œuvres dans le diocèse de Paris en 1888*, p. 8.

36. Voir par exemple le témoignage de Jean Allemane, *Mémoires d'un communard*, rééd, 1982, p. 89. L'historiographie est nette sur ce point : "On partit défendre la barricade de sa rue" (Winock et Azéma, *Les communards*, 1964, p.151) ; "Chacun ne songea plus qu'à son quartier" (J. Rougerie, *La Commune*, 1988, p.116).

37. Je remercie Alain Dalotel, excellent connaisseur de la Commune également, des remarques orales échangées sur ces épisodes.

38. À Paris, et ailleurs : voir M. Lacave, "Une approche du "quartier vécu " , les fêtes du 14 juillet à Montpellier", in *La ville en pays languedocien et catalan de 1789 à nos jours*, 1982, p. 119-133.

La réflexion sur le local conduit insensiblement à une autre réalité fondamentale : l'en-dehors du quartier. Car si pesant qu'il soit sur l'individu, rien ne dit que le quartier marquait pour tous les bornes du monde connu. Il n'était pas – bien évidemment – le seul mode *[501]* d'interconnaissance populaire. Cela va de soi lorsque le milieu de travail était spatialement distinct du milieu de résidence, mais lors même qu'existe coïncidence ou chevauchement, des liens arrivaient toujours à se tisser d'un quartier à l'autre. L'implantation industrielle était d'ailleurs suffisamment mouvante pour empêcher une adéquation parfaite de se perpétuer bien longtemps. Le quartier n'était que rarement la seule portion de la ville connue et parcourue, les déplacements professionnels étant bien sûr mis à part : les promenades, traditionnellement, menaient loin les marcheurs ; il était des lieux récréatifs dont l'attraction était considérable : les grands parcs, les fortifications, la Seine ; les quartiers du centre, s'ils faisaient peur et restaient identifiés au Paris des oisifs et des riches n'étaient pas sans être fréquentés... Et un fait domine la période : la découverte massive et le parcours de plus en plus intensif et enthousiaste de la "campagne" autour de Palis, la banlieue.

Comprendre les quartiers populaires de jadis, c'est prendre conscience non seulement de la vanité des limites, mais aussi de la nécessité où l'on est de les transgresser résolument : le quartier renvoie au monde. *[502]*